

## *Le questionnement du Bouddha sur la validité des certitudes intérieures.*

On cherche souvent dans la psychologie spirituelle à faire la différence entre expérience intérieure authentique ou inauthentique. Cette différence bien sûr est valable au niveau relatif ; mais d'après le Bouddha, si l'on saute au niveau au-dessus, toutes les expériences intérieures deviennent inauthentiques, parce que construites. Seul le *nirvâna* n'est pas une expérience, car il n'est pas construit. Les sages du bouddhisme disent bien qu'on peut avoir des visions temporaires, même des flashes de cet état non construit. C'est ce qu'a touché du doigt le sage Nâgaséna dans sa réponse aux questions du roi Milinda, dans l'ouvrage qui porte justement ce nom *Les questions du roi Milinda* : « Pose ta conscience légèrement sur ce qui ne survient pas ». Pour éclairer ce conseil quelque peu mystérieux, nous pouvons prendre un exemple tout à fait concret de ce que peut être « ce qui n'advient pas ». Considérons le cycle respiratoire : inspir-expir. Si après l'expir, on reste au repos, l'inspir qui devrait arriver ne survient pas. C'est une des façons, très simple, de toucher du doigt ce que peut être le *nirvâna*, la cessation de l'expérience, celle-là même qui aurait dû survenir et qui ne survient pas. Un disciple de Mâ Anandamayî, qui a maintenant 70 ans et qui vit à Indore, Kedar Swami, a travaillé à réintégrer la pensée du bouddhisme et de Nâgarjuna dans l'hindouisme. Il est en fait un des disciples de Mâ qui est le plus actif actuellement, à la fois du point de vue de ses œuvres humanitaires et de son œuvre écrite. Il explique très clairement que le bouddhisme a été exclu de l'hindouisme principalement par la bigoterie des *acharyas* classiques, et que ce n'est pas juste. Sa pensée reste importante pour l'Inde d'aujourd'hui. Nous présentons dans le même Jay Mâ 112 certains de ses textes où il rapproche Nâgarjuna, Gaudapada le fondateur du Védânta et Mâ Anandamayî. Il s'agit d'extraits de son livre : *Mâ Anandamayî, une philosophie de la connaissance absolue*, disponible au Ma Anandamayee Ashram à Indore. Nous les complétons par un résumé de Gunasiri sur une critique bouddhiste de la notion chrétienne de l'expérience de Dieu.

### **Le questionnement de l'expérience du Dieu tout-puissant**

Les croyants ont tendance à dire quelque chose du genre : « Dieu existe, je l'ai rencontré »... Mais il faudrait compléter cette phrase par un mot essentiel : « intérieurement ». En très bref, aucune expérience intérieure ne peut prouver l'existence d'une entité extérieure. Pourtant, les fidèles croient cela, les théologiens jouent constamment sur cette ambivalence et donnent ainsi de la substance à des concepts comme celui de Dieu : et si celui-ci est interprété de façon exclusive, il se met à signifier : « Mon Dieu unique détruit automatiquement tout concept d'autre dieu possible » et on en arrive tôt ou tard au conflit. Juste retour des choses, ce conflit peut se retourner entre groupes de croyants dans le même dieu exclusif et unique, et au bout du compte, nous aboutissons par exemple à la situation actuelle, désastreuse, en Syrie. Nous sommes en face de l'autodestruction d'un pays par une guerre sainte. Au début, on

n'osait pas trop dire qu'il s'agissait de cela, car cette régression paraissait trop stupide en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, mais maintenant, cette interprétation du conflit est largement reconnue et acceptée. La certitude d'avoir raison grâce à son expérience intérieure, ici du Dieu unique, peut justifier tout à fait le recours aux armes. Dans ce sens aussi, n'est-il pas étonnant que les États-Unis, le leader des pays chrétiens, soit le plus grand vendeur d'armes, et que l'Arabie Saoudite, le leader des pays d'islam, en soit le plus grand acheteur ? C'est un fait tout à fait significatif et qu'il faut regarder en face. D'où l'importance, voir l'urgence, d'une réflexion approfondie sur ce qui valide les certitudes intérieures.

La critique de la notion de certitudes intérieure, c'est-à-dire de la solidité des expériences psychologiques et spirituelles, évite aussi de rester collé à des états agréables, ou à des personnalités charismatiques qui nous donnent certaines expériences de douceur ou d'énergie intérieure. On ne considère plus ces expériences comme des fins en soi, comme des mots de la fin. Leur critique permet d'aller plus loin, de maintenir un appétit pour le progrès, en bref, elle remplace le mot de la fin par le mot de la faim.

### **Le défi à la notion de Mère divine toute-puissante**

L'hindouisme a une notion de Dieu, *Ishvara*, beaucoup plus inclusive que le monothéisme. Cet inclusivisme est encore intensifié quand on passe à la notion de Mère divine, celle-ci étant très honorée en Inde. La mère est presque par définition celle qui enveloppe, d'abord dans son sein, et ensuite dans ses bras. À l'opposé, elle peut avoir un aspect violent, étant celle qui donne la vie, elle est autorisée à la reprendre, et ce sont les images de Durgâ avec des armes plein les mains, ou de Kali qui piétine le cadavre de son mari. Il est très intéressant d'observer que Mâ Anandamayî ne disait pratiquement jamais que ceux qui la suivaient étaient ses enfants : c'était plutôt paradoxal avec son nom de Mâ, et le fait que beaucoup de ces suivants la considéraient comme Mère. Elle ne se reconnaissait pas non plus comme gourou, même si bien sûr ses dévots la considéraient comme telle. Pour expliquer brièvement cette attitude, nous pourrions dire que Mâ souhaitait affirmer sa non possessivité. Inclusif rime avec possessif, et c'est une tentation des mères d'être les deux à la fois. Ma a senti le danger de cette déviation, et s'est positionnée clairement et d'emblée au-delà. Ce qui protège n'est pas la Mère divine en soi, mais de suivre le *dharm*a, la justesse. C'est ce que dit le *Mahâbharata* dans sa formule célèbre, *yatra dharm*a, *tatra vijaya*, là où il y a le *dharm*a, il y a la victoire. Si la Mère divine va en ce sens, on peut la suivre, sinon, mieux vaut l'éviter, voire s'en protéger.

### **Le défi à la notion de gourou tout-puissant**

Le Bouddha était un rebelle, et a remis en cause profondément la notion d'autorité, en particulier religieuse et spirituelle. Réfléchissons sur ce point : quand les fidèles ont certaines expériences de joie ou de lumière intérieure avec un maître spirituel, ils en concluent la certitude que celui-ci a un grand pouvoir, et même, dans la tendance extrême de la gourou-bhakti, qu'il est tout-puissant. On retrouve donc, comme dans le théisme, un mécanisme de projection d'une expérience intérieure sur une entité extérieure. Certes, dans le cas du maître, l'écran extérieur a une réalité concrète, alors que dans le cas de Dieu, la projection arrive dans un vide qu'on essaie de combler avec de la dévotion tant bien que mal. Ceci dit, même si un maître a un certain succès dans le monde, cela ne

signifie en aucun cas qu'il soit tout-puissant. Swami Nirgunânanda, qui était le dernier secrétaire privé de Mâ et a vécu avec elle à ce titre quasiment 16 heures par jour pendant 3 ans, affirme très clairement que le gourou n'est ni omnipotent, ni omniscient, ni omniprésent. Ces qualités n'appartiennent qu'à Dieu, est à aucun être humain. Il peut certes avoir une intuition beaucoup plus développée que la moyenne, et celle-ci peut donner l'illusion d'une omniscience. Même à propos de la question de Dieu, Swami Nirgunânanda a évolué. Il y a encore quelques années, il affirmait : « Je suis un Sadhou hindou, c'est mon devoir de croire en Dieu, ceux qui ne croient pas en Dieu sont des communistes... » » Maintenant, quand il parle de Dieu, ce qu'il fait de temps en temps, il ajoute souvent « s'il existe » en insistant sur le « si ». Curieusement, entretenir ce doute n'a pas l'air de perturber du tout l'équilibre de sa pratique mystique. Il fait bien avec.

Un des grands risques de la divinisation du maître spirituel est d'aboutir à un culte de la personnalité : on reproche souvent cela au système du gourou en Inde, et c'est vrai qu'il s'agit d'une déviation tout à fait possible. Les scandales quasi-réguliers sont là pour nous le rappeler. Cette déviation existe aussi dans d'autres traditions sous des formes diverses, par exemple la notion de Pape dans le catholicisme paraît religieuse, mais elle était à l'évidence aussi politique, pour maintenir la cohérence d'un large groupe humain. Certains chrétiens, par exemple l'ensemble des protestants, critiquent cette prise de pouvoir de l'évêque de Rome par rapport aux autres pasteurs du christianisme, ils estiment qu'il s'agit donc d'une déviation. Ils ont lancé une guerre de religion pour s'en défaire. Notons en passant que le mot pour dire Pape en hindi est *dharmaguru*, le gourou religieux.

### **Quelle est la validité d'une expérience intérieure agréable ?**

Les 3 niveaux de questionnement que nous avons vus se rejoignent au niveau d'un dénominateur commun, la notion d'expérience agréable. Les croyants pensent que le Dieu unique, la Mère divine, d'autres dieux ou le maître spirituel envoient ces expériences. L'approche à la fois bouddhiste, non duelle, et psychologique moderne nous dit au contraire qu'elles proviennent de nous-mêmes seulement. Ceci est un premier point. Le second point est de faire remarquer que ces expériences agréables sont en elles-mêmes ambivalentes : d'un côté, elles sont des encouragements et on en a besoin, car elles nous donnent de la joie et que la joie est le meilleur moteur de la pratique. D'un autre, elles sont des obstacles au progrès, car elles sont à la fois additives et soporifiques. Elles nous mettent dans un état de dépendance-somnolence, de régression, tout comme le bébé dans le sein de sa mère. En ce sens, elles sont pires que les expériences douloureuses, qui, elles, ont au moins l'avantage de nous réveiller d'une façon ou d'une autre, que nous le voulions ou non. Swami Vijayânanda avait parlé un jour à Mâ de vécus très intenses et agréables qu'il avait eus récemment. Celle-ci lui avait dit en hindi avec un sourire : *anubhav ki tchizéen*, « ce sont des choses d'expérience » sous-entendu, il faut les laisser là et continuer son chemin de progression.

La régression certes a ses effets thérapeutiques. C'est une sorte de remise à neuf, comme un ordinateur qu'on reformate pour en éliminer tous les virus. On pourrait aussi la comparer à ces cellules de peau qu'on peut transformer en cellules souches, avant de les spécialiser de nouveau en des tissus utiles pour régénérer un organe malade. Pour tout un chacun, il y a également une régression normale au niveau de l'endormissement. Pour celui-ci, il est utile de s'imaginer qu'on est comme un bébé dans les bras de sa maman en

train de glisser dans le sommeil. Cependant, il y a une limite à ce phénomène de régression thérapeutique. Le Bouddha en particulier n'est pas venu pour endormir, mais pour éveiller. Ce n'est pas parce qu'un processus intérieur fait du bien sur le coup qu'il en fera à long terme. Il faut en particulier évaluer les effets secondaires, par exemple les dépendances qu'il crée envers la personne d'un enseignant ou envers une institution.

La dépendance à des états de béatitude-régression est aussi un problème dans le cadre même de l'expérience intérieure. Rester collé, enlisé en quelque sorte à une béatitude de bébé, peut faire rentrer dans un état qu'on pourrait appeler de 'bébétude'. C'est là que la béatitude sacrée risque de glisser insensiblement dans une sacrée hébétude. Ce n'est pas toujours le cas bien sûr, mais c'est une possibilité.

Il y a deux sortes de bonheur : déjà, celui de l'attachement, où l'on se sent au chaud, enveloppé, coucouné, on pourrait l'appeler, le « bonheur du coucounement », il est important pour les enfants. L'autre est le bonheur du détachement, et il correspond à la première des absorptions, *jhāna-s*, que recommande le Bouddha. Il sait qu'on a besoin d'expériences de bonheur pour commencer à s'intéresser à la vie spirituelle, il sait aussi qu'il faut se détacher de celles-ci pour progresser. Il nous propose donc, en même temps et d'emblée, les deux aspects en parlant de bonheur du détachement. Il s'agit d'une sorte de sauce aigre-douce si l'on peut dire. Même dans l'état suprême, *upekkha*, l'équanimité, le seizième stade au-delà du *nirvāna*, on peut dire qu'on retrouve le bonheur du détachement, à part le fait que celui-ci s'adresse à ce *nirvāna* lui-même, et c'est de lui, de la cessation, dont on se sépare. On fait en quelque sorte cesser la cessation. C'est l'ultime équanimité, et la liberté suprême. Ainsi, on pourrait dire que le bonheur du détachement est l'alpha et l'oméga de la voix du Bouddha, et celui-ci inclut le détachement de l'enseignement spirituel : on continue à avoir pour lui de la reconnaissance et du respect, mais on en est intérieurement détaché. Dans différentes traditions, les mystiques ont perçu cette importance fondamentale du détachement intérieur, mais c'est le Bouddha qui l'a le mieux mis en valeur et qui l'a, en quelque sorte, popularisé, et ce déjà depuis longtemps.

Tout ceci nous amène à nous poser la question de l'adulation d'une personnalité charismatique par rapport à l'annulation de l'ego. En rapprochant ces deux termes, adulation et annulation, nous avons un moyen de réfléchir sur la relation entre la voie de la dévotion et la voie de la connaissance. La première, surtout si elle dévie vers un culte de la personnalité, évolue vers une adulation. La voie de la connaissance, comme dans le bouddhisme, cherche de son côté l'annulation de l'ego, et ce, le plus directement possible. Pour cela, on travaille à en couper les racines dans le corps par la méditation. Le maître spirituel est alors seulement celui qui montre la méthode et donne l'exemple vivant que cette méthode est efficace. Il n'est pas l'objet même de la méditation comme dans les pratiques de dévotion au gourou par exemple. Cela fait une grande différence. Nous pouvons citer dans ce sens Ananda. Il était le cousin et secrétaire du Bouddha pendant un demi-siècle. Après la mort de celui-ci, on l'a mis au défi de résumer son enseignement d'une strophe. Il l'a relevé, et a déclaré : «

L'ami est mort, le maître s'en est allé,  
et tout ce qu'il nous reste maintenant comme maître,  
c'est l'attention tournée vers le corps.

Toutes ces réflexions nous permettent de présenter le texte joint : il est fondé sur un ouvrage important, mais épuisé depuis les années 90, *Une critique bouddhiste de la notion chrétienne de Dieu*, par Dharmapala Gunasiri. Nous travaillons à le traduire en français et à le faire republier en anglais. C'est la publication d'une thèse de doctorat en philosophie passée à l'université de Lancaster en Angleterre par un Sri lankais. Son auteur est devenu ensuite enseignant de philosophie dans une des deux plus grandes universités du Sri Lanka, Peradeniya près de Kandy. J'ai résumé son ouvrage sous forme d'un long chapitre intitulé « Une critique bouddhiste de l'exclusivisme monothéiste » à la fin de mon livre *L'illusion missionnaire*, qu'on trouvera en ligne sur mon site.<sup>i</sup> Le texte que je reprends ici est une partie de ce chapitre, qui résume à son tour une des parties les plus passionnantes du livre de Gunasiri, elle développe la critique de la notion d'expérience de Dieu dans le cadre d'une remise en cause plus large de la notion même d'expérience intérieure. Pour cela, il opère un alliage savant des arguments du Bouddha lui-même et de ceux de la psychologie moderne, en particulier en faisant intervenir pour la comparaison la question des expériences de drogues et d'hallucinations. En très bref, l'expérience de Dieu ne prouve rien d'autre, si ce n'est qu'on a eu une expérience et qu'on l'attribue à Dieu. On peut appliquer cela *mutatis mutandis* aux vécus intimes en lien avec la Mère divine ou l'enseignement spirituel. Pour ce dernier, sa réalité physique donne cependant un support concret à notre expérience, mais c'est pour le meilleur et pour le pire : s'il a atteint une perfection des qualités humaines, il représentera une grande inspiration pour les fidèles, s'il dévie, il sera une cause de problèmes d'autant plus importants pour ceux-ci. Ils risquent même fort d'être complètement perdus, au moins pour un temps.

Cette réflexion sur le sens et la portée de l'expérience intérieure et les limites des certitudes qu'elle donne est fondamentale, même si elle est présentée ci-dessous par Gunasiri dans un langage quelque peu philosophique et technique. En effet, elle évite, comme on le dit familièrement, de « prendre des vessies pour des lanternes », et Dieu sait, ou Bouddha sait, si c'est important...

Vigyānanand (Jacques Vigne)  
Dhaulchina, le 24 décembre 2013

---

<sup>i</sup> [www.jacquesvigne.com](http://www.jacquesvigne.com)